

LA PHILOSOPHIE ET/DE L'ÉDUCATION, L1

pjlaffitte@almageste.net

2019.02.07. COURS 4.

AÏDA VASQUEZ, LES ENFANTS DANS LE MONDE AUJOURD'HUI

Où est la place de l'enfant ? Y a-t-il une place pour l'enfant qui est, paraît-il, « mis au monde » ? Qu'est-ce qu'il fait là ? Souvent la question ne s'est pas posée : il est là. Plus souvent *nié* que *né*... et *renié* s'il ose exister différent des autres, s'il ne correspond pas à l'attente des parents ou de la société, à l'image qu'on s'était faite de l'Enfant (avec une majuscule).

Tous les jours, je vois des enfants « inadaptés ». Inadaptés à quoi ? Au désir des adultes.

On ne voit pratiquement plus d'enfants malades. Dans certaines consultations, on ne voit plus guère que des enfants qui, tels qu'ils sont, ne plaisent pas à leurs parents et sont par conséquent insupportables et anxiogènes. La diffusion des notions d'hygiène a propagé la notion d'enfant normal. Ainsi sont nées les modes. Le bébé doit être dodu, l'écolier rose (à cause de la leucémie), l'adolescent peut être long et maigre. Tous peuvent être nerveux, souffrir du foie, mais malheur au bébé maigre, au jeune homme bouffi et surtout à l'écolier qui travaille mal en classe ! Le décalage entre la réalité et l'image idéale de la normalité est, pour certains, inquiétant au point de provoquer, par voie de conséquence, de véritables difficultés chez l'enfant qui se sent mal accepté.

Un enfant peut, sans déshonorer sa famille, être malade, mais il ne peut être débile ou peu doué ou simplement joueur et paresseux. Le médecin guérit souvent ces inadaptations au désir des parents par des ordonnances de « calcium », ou de spécialités un peu mystérieuses qui sont — pour l'hygiène mentale des parents — des thérapeutiques efficaces.

L'inadaptation au désir de l'école semble plus difficile à traiter... Car ce désir de l'école — qui est aussi celui d'une société — est fixé par des règlements, des bâtiments, des coutumes et des institutions, et défendu par les professionnels. Toute remise en question risque donc d'apparaître utopique, inopportune et scandaleuse.

La place de l'enfant?... Je parle de lieu d'existence. Il s'agit bien sûr d'espaces matériels, de logement, d'école et de terrains de jeux. Le XIX^e siècle ne s'était pas, semble-t-il, posé la question puisque la « Casa dei Bambini » est apparue comme une nouveauté avec Montessori. Mais je veux parler d'autre chose : indépendamment des conditions de logement, combien d'enfants donnent l'impression de ne pas savoir où mettre les pieds ?

Enfants-objets ou sujets ?

Ils sont nourris avec le lait du désespoir, ceux qui n'ont pu trouver place dans une famille, une école, une société.

Il peut sembler paradoxal d'évoquer les « oubliés » à une époque où tout le monde se préoccupe des enfants, de la jeunesse, etc. Les enfants français de 1971 ne sont pas « oubliés ». Hélas ! Objets de tant de sollicitudes privées et publiques, quand et où pourraient-ils devenir sujets, sujets désirants, sujets de leur propre histoire ?

« Toi, fils ou fille de X. et de Y., tu es né du désir, de l'amour même passager de tes parents, mais c'est aussi parce que toi, tu as voulu naître, que tu es là. » Voilà ce qu'au cours d'une psychothérapie, on peut être amené à dire à un enfant « névrosé ».

Je ne sais pas si pour notre logique d'adulte cela a grande signification. Pour l'enfant en détresse, cela peut avoir un sens. Je lui signifie que j'ai reconnu et accepté la petite flamme qui le fait vivre, que moi aussi je veux que vive cette petite flamme (que chacun appellera comme il voudra : foi, espérance ou désir de vivre). Je l'ai reconnu comme sujet et parfois cela suffit à faire revivre (à condition évidemment sous le flot des informations « indispensables », de ne pas la souffler avec des tempêtes d'audiovisuel ou d'activités « éducatives »).

Reconnaître à l'enfant son statut d' « autre »

Ce que nous oublions, c'est que chaque enfant est autre chose qu'un spécimen de l'espèce, nécessaire à la reproduction et à la propagation de ladite espèce. C'est un *autre* avec un héritage biologique et un peu psychologique, avec un prénom qui le spécifie, avec un nom qui le situe dans une lignée symbolique et dans une société. Prénom, nom, nourriture, langages sociaux, savoirs... tout cela, on le lui donne. Comment ne se sentirait-il pas récepteur, obligé, objet ? On lui donne bien autre chose sans le savoir : un rôle à jouer et souvent un rôle compensateur dans l'économie psychique de ses parents.

(...) Est-il si difficile de reconnaître à chaque enfant sa qualité d'autre, un statut d'autre avec ses propres désirs indépendants des miens ? Il faut croire que ce n'est pas si simple puisqu'on fait appel au psychologue. On lui demande de « les comprendre pour les aider ».

La démarche paraît simple et logique. Moi, j'écoute les mots, ça me paraît totalement fou. Les mots fous, on peut tenter de les analyser. « Les » est absent : il n'existe pas. (...) Trop « comprendre » nuit. (...) Il est difficile d' « aider » sans détruire les sujets et sans se faire détruire par les mauvais sujets. Autant changer de sujet !...

(...) Les adultes semblent sourds. C'est étonnant le mal que nous nous donnons pour ne pas entendre ce qui nous met en question. Or le désir de l'autre nous met toujours en question. Au lieu d'aider ce désir à s'exprimer dans une demande, nous nous appliquons à faire taire, à écraser, à faire dévier. Refuser d'entendre, c'est déjà une réponse. (...) *Entendre l'autre suffit à l'aider*. Il s'agit, dans un premier temps au moins, de laisser la parole, c'est-à-dire de *renoncer à avoir la parole pour la laisser à l'autre*. (...) *Est-ce suffisant pour que l'autre cesse de crier dans le désert ?* Non. Il est indispensable de donner un signe, de *montrer qu'on a entendu*, qu'il existe un recours, si l'on veut éviter le traumatisme qui est justement le non-recours. Il arrive un moment où il faut parler et parler juste, donner son avis (ou même signaler qu'on n'en a pas), car à moins d'être totalement fou, l'autre s'arrêtera de parler tout seul.

(...)

Besoin comblé : désir perdu

Il vaut mieux que l'enfant soit vivant, qu'il soit nourri, aimé, vêtu, abrité, soigné, sinon le problème se simplifie. Mais on voit vite apparaître une « race », de gosses dits « heureux », comblés, gavés, choyés, si libres qu'on les croirait abandonnés. (...) Qui parle ici ? *D'où viennent ces demandes ? Besoins vitaux ? Projection de désirs parentaux ? Exigences d'une société ou plus simplement intérêts économiques ?* (...)

Ces prétendus « besoins de l'enfant » se traduisent ordinairement par de fausses demandes qui se répètent ou se renouvellent à l'infini. Fausses demandes suggérées au petit consommateur, soit par le désir flou des parents d'être comme tout le monde, soit directement par la propagande ou la publicité. (...)

Je préfère attirer votre attention sur une conséquence fâcheuse : en comblant la fausse demande, on bouche l'accès au désir, or ce désir spécifie l'être humain. Les animaux ont, comme nous, des besoins. Ils n'ont pas de désir.

Comblez le vide et disparaît la possibilité de reformuler cette demande d'être entendu, reconnaître_, c'est-à-dire aidé par l'autre.

Freud a posé le désir au centre de son étude. Noter qu'à son époque, on n'a vu là qu'un seul désir : le désir sexuel adulte, suffirait à montrer que la notion de désir est liée à celle d'interdiction.

« Les jeunes ne veulent rien faire, ils ne s'intéressent à rien... Ils ne savent pas ce qu'ils veulent puisqu'ils ne veulent rien. » « Ils ont tout pour être heureux, moi de mon temps, etc. » Ce désir de rien, de fuite, d'évasion, c'est aussi le désir de mort. Cela me paraît dangereux.

Il est bien possible que le seul vrai besoin qui n'ait pas, à temps, été satisfait, soit un besoin de castration symbolique. Et là, certaine idéologie, ersatz d'idéologie nouvelle à la sauce américaine, a sa part de responsabilité. Avant de parler de « démission des parents », certains théoriciens feraient bien de s'instruire.